Chapitre 2 : Le dernier mensonge

Par Lessael

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Cette fanfiction a été écrite dans le cadre des Défis d'écriture en Seconde Chance de Fanfictions.fr

Citation à comparaître de Juillet-Août 2016

Etaient imposés : une citation (Je suis venu te dire que je m'en vais)

Chapitre 2 - Le dernier mensonge

Il lui avait promis de toujours la retrouver. Elle avait simplement cessé de l'attendre.

À Gotham City, la pluie avait cette fâcheuse habitude de tomber comme si elle cherchait à laver des péchés que personne ne regrettait vraiment.

Elle ruisselait le long des naseaux ébréchés des gargouilles, s'écrasait en voiles denses contre les baies vitrées teintées des gratte-ciels, et transformait le bitume fendu des trottoirs en miroirs déformants. Là, les enseignes au néon grésillantes, rouges sanguins, bleus délavés, se noyaient dans une huile sombre et des flaques d'eau sale. La ville poursuivait son existence malgré l'obscurité moite de l'heure tardive. Des sirènes stridentes retentissaient dans la brume au loin, quelques berlines anonymes traversaient les avenues désertes en projetant des gerbes d'eau, et, quelque part dans la crasse moite des sombres ruelles du quartier des Docks, quelqu'un devait certainement être en train de commettre une erreur suffisamment grave pour attirer l'attention du Chevalier Noir.

Selina Kyle connaissait Gotham mieux que la plupart de ses habitants.

Elle en connaissait les raccourcis poisseux, les dédales de tuyaux de fonte, les passages secrets dissimulés sous la brique friable, les toits accessibles par les échelles de secours rouillées et les penthouses luxueux dont les propriétaires avaient la mauvaise idée d'exposer leurs diamants sous des spots halogènes derrière de grandes baies vitrées. Elle savait

reconnaître les quartiers dangereux à l'odeur d'ozone, d'essence de mauvaise qualité et de sang froid qui stagnait dans les culs-de-sac. Les hommes dangereux à la tension imperceptible de leur mâchoire ou à leur manière trop calme de sourire.

Elle savait également que certaines prisons ne possédaient ni murs de béton, ni barreaux d'acier.

Parfois, elles prenaient simplement la forme d'un homme.

À deux heures quarante-sept du matin, Selina se tenait devant les immenses fenêtres du grand salon du Manoir Wayne, les bras croisés fermement contre sa poitrine. Elle avait abandonné son long manteau de cuir noir sur le dossier en velours frappé d'un fauteuil cabriole et observait les jardins à l'abandon, noyés sous des rideaux de pluie ininterrompus.

La demeure était plongée dans la pénombre.

Un silence lourd et particulier, propre à ces bâtisses trop grandes pour leurs occupants, où quelques âmes tourmentées essayaient tant bien que mal de se faire une place.

Selina avait toujours trouvé ce manoir démesuré. Ses plafonds en boiserie sculptée s'élevaient trop haut, perdus dans les ombres. Ses couloirs tapissés de portraits d'ancêtres aux regards sévères étaient trop longs et ses pièces aux draperies sombres trop nombreuses. Même le mobilier en acajou massif, ciré et impeccablement aligné, paraissait avoir été choisi pour rappeler aux rares visiteurs qu'ils se trouvaient dans un sanctuaire où rien ne devait être touché sans autorisation.

Bruce prétendait apprécier cette tranquillité austère.

Elle savait qu'il mentait.

Il détestait le silence autant qu'il en avait biologiquement besoin. Il ne supportait pas de rester seul avec le tumulte de ses propres pensées, mais avait soigneusement organisé son existence pour que personne, ni alliés, ni amantes, ne puisse véritablement les interrompre.

Une contradiction tragique parmi tant d'autres.

Selina baissa ses yeux sombres vers le petit objet qu'elle faisait tourner entre ses doigts fins.

Une clé.

Ordinaire, argentée, à la tige légèrement rayée par le temps.

Elle lui avait été offerte quatre ans auparavant, un frais matin de printemps, sans aucune cérémonie particulière. Bruce l'avait déposée d'un geste feint d'indifférence à côté de sa tasse de café fumante, entre un journal économique plié et une assiette de tartines à peine touchées.

Elle s'était moquée de lui, le menton appuyé sur la paume.

Naturellement.

Un milliardaire offrant une simple clé plutôt qu'un diamant avait quelque chose de presque révolutionnaire.

Il avait simplement esquissé son rare sourire en coin avant de lui expliquer d'une voix basse qu'elle pouvait désormais entrer sans avoir à crocheter les serrures ou escalader les murs de sa propriété.

Comme si des murs ou des alarmes laser avaient jamais représenté le moindre obstacle pour Catwoman.

À l'époque, Selina avait perçu ce bout de métal comme une promesse.

Aujourd'hui, sous la lumière blafarde des éclairs qui traversaient le ciel de Gotham, elle se demandait si Bruce avait seulement eu conscience d'en avoir fait une.

Derrière elle, le parquet craqua à peine lorsqu'une porte à double battant s'ouvrit discrètement.

« Mademoiselle Kyle ? »

La voix posée d'Alfred Pennyworth traversa doucement la pénombre de la pièce.

Selina se retourna lentement.

Le majordome se tenait sur le seuil. Malgré l'heure indécente, il était vêtu de son habituel costume trois-pièces sombre, tiré à quatre épingles, portant un plateau d'argent ciselé entre ses mains gantées de blanc. Deux tasses de porcelaine de Chine exhalaient de fines spirales de vapeur à côté d'une petite assiette de biscuits dorés.

Elle lui adressa un sourire usé, teinté d'une affection sincère.

« Vous devriez dormir, Alfred. »

« Je pourrais fort bien vous retourner le compliment, mademoiselle. »

Il s'avança à pas feutrés et posa le plateau sur la table basse en marbre noir.

Les gestes d'Alfred avaient une grâce austère que Selina lui enviait depuis toujours. Il appartenait à cette catégorie d'hommes que rien ne pouvait ébranler, debout et digne même au cœur de la tempête. Sa vie entière semblait s'être résumée à récolter les débris laissés derrière eux par les hommes de cette famille.

« Bruce n'est pas encore rentré ? » s'enquit-elle, bien que l'immense vide du manoir lui ait déjà

répondu.

« Pas encore. Mais le canal sécurisé de la Batcave indique que son retour ne saurait tarder. »

Alfred lui tendit délicatement une tasse.

Elle l'accepta, sans toutefois la porter à ses lèvres.

Le vieil homme l'observa silencieusement pendant quelques secondes. Son regard avisé, chargé d'une compassion contenue, glissa vers le manteau de cuir soigneusement plié, puis vers le petit sac en toile sombre posé près de l'entrée du salon.

Il ne posa aucune question.

Selina aurait préféré qu'il le fasse. Qu'il crie, qu'il argumente, qu'il essaie de la retenir.

« Alfred... »

Sa voix s'étrangla très légèrement dans sa gorge.

Elle détesta instantanément cette faille. Elle détesta davantage encore la douceur infinie et triste avec laquelle le vieil homme plongea son regard dans le sien.

« Oui, mademoiselle ? »

« Vous avez été extrêmement gentil avec moi. Toujours. »

Il resta parfaitement immobile, la silhouette droite.

« Je ne crois pas que faire preuve d'égard envers vous mérite le moindre remerciement, mademoiselle. »

« Si. Je crois que si. Plus que vous ne le pensez. »

Un sourire discret, emprunt d'une mélancolie profonde, éclaira le visage ridé du majordome.

« Dans ce cas, permettez-moi de vous avouer que votre présence a très souvent apporté une lumière dont cette maison avait désespérément besoin. »

Selina baissa les yeux vers le liquide sombre de sa tasse.

Il avait fallu une phrase. Une seule remarque empreinte de cette bienveillance paternelle.Et soudain, elle dut serrer les dents jusqu'à en avoir mal pour empêcher un sanglot de lui traverser la gorge.

Alfred eut l'immense élégance de ne pas souligner son désarroi.

« Je vais vous laisser », annonça-t-il simplement. « Monsieur Wayne ne devrait plus tarder. »

Elle hocha doucement la tête.

Lorsqu'il atteignit le grand cadre de la porte, elle l'interpella une toute dernière fois, la voix tremblante :

« Alfred ? »

Il s'arrêta net, le dos légèrement voûté sous le poids des années.

« Prenez soin de lui. »

Le majordome demeura figé dans le couloir obscur quelques instants. Puis il inclina légèrement la tête.

« J'ai bien peur, mademoiselle Kyle, que ce soit précisément ce que j'essaie d'accomplir, avec des fortunes diverses, depuis quarante ans. »

La porte en chêne se referma sans le moindre bruit.

Selina resta seule avec son thé refroidissant, la pluie battant les carreaux et cette certitude insupportable : elle n'avait jamais été aussi proche de pleurer que depuis qu'elle avait juré de ne plus jamais le faire pour un homme.

Bruce Wayne franchit le seuil à trois heures dix-neuf.

Selina reconnut son arrivée bien avant d'entendre le premier choc de ses pas sur le parquet.

Il existait une fréquence sonore bien particulière à laquelle on finissait irrémédiablement par s'habituer lorsqu'on partageait la vie du Chevalier Noir. Le grondement sourd et vibrant du moteur à réaction sous la roche de la Batcave. Le souffle hydraulique des passages secrets. Le claquement métallique et sec des pièces d'armure en kevlar retirées une à une avec fatigue que son propriétaire refusait obstinément d'admettre.

Elle connaissait ces bruits aussi intimement que le rythme de sa propre respiration. Ils avaient servi de bande-son à toute une tranche de son existence.

Au commencement, sur les toits trempés de vent, elle les attendait avec un frisson d'impatience.

Puis, avec une inquiétude rongeante.

Puis, avec une morne résignation.

Ce soir, elle les écouta une dernière fois, le cœur lourd.

Bruce apparut dans la lumière tamisée du salon une dizaine de minutes plus tard.

Il s'était débarrassé de son armure pour passer un simple pantalon sombre et une chemise en coton noir aux manches retroussées à la hâte. Sur ses avant-bras, les stries pâles de cicatrices anciennes se découvraient dans la pénombre. Des gouttes s'échappaient encore de ses cheveux noirs mouillés pour imbiber le haut de son col. Une entaille fraîche barrait sa pommette gauche d'un trait écarlate, tandis qu'une raideur instinctive dans l'épaule trahissait un impact violent qu'il tentait en vain de masquer.

Il s'immobilisa net sur le seuil en découvrant Selina immobile près de la fenêtre.

La surprise traversa brièvement son regard bleu, chassant un instant l'ombre du masque.

Puis son visage se détendit. Il sourit.

Ce petit sourire rare, presque imperceptible, coinçant le coin de sa bouche, qu'il ne réservait qu'à elle.

Elle sentit sa poitrine se comprimer douloureusement.

C'était profondément, viscéralement injuste. Même maintenant, après avoir pesé chaque argument, après avoir pris sa décision, Bruce Wayne possédait encore ce pouvoir absurde de lui donner envie de tout abandonner simplement en posant son regard sur elle.

« Selina. »

Sa voix était grave, enrouée par la nuit. Il s'approcha.

« Je ne savais pas que tu venais ce soir. »

« Je sais. »

Bruce fronça les sourcils, intrigué par la sécheresse inaccoutumée de sa voix, mais ne réduisit pas sa marche pour autant. Lorsqu'il fut à sa hauteur, il ancra une main chaude au creux de sa taille, avant de pencher son visage vers le sien pour chercher ses lèvres.

Selina le laissa faire.

Une toute dernière fois.

Ses lèvres étaient chaudes, légèrement salées, et elle respira cette odeur familière et enivrante de savon et de cuir qui n'appartenait qu'à lui. Pendant deux secondes volées, elle ferma les yeux et laissa son esprit oublier la raison de sa présence.

Bruce prolongea doucement le baiser, sentant la retombée de l’adrénaline de sa nuit. Puis il recula d'un pas pour observer son visage dans la pénombre.

« Tu as l'air épuisée. »

Elle esquissa un sourire amer.

« Et toi, tu as une cicatrice de plus. »

« Ce n'est rien de grave. Un éclat de verre. »

« Evidemment. Ça n'est jamais grave. »

Il passa une main fatiguée dans ses cheveux mouillés.

« La nuit a été particulièrement compliquée du côté des serres de la zone industrielle. »

Selina contempla la coupure écarlate sur sa joue.

Combien de fois avait-elle entendu cette formulation ? Combien de nuits compliquées, d'urgences absolues, d'aubes silencieuses et froides avaient fini par grignoter, morceau par morceau, la structure de leur histoire ?

Elle ne savait même plus compter.

Bruce jeta un coup d'œil vers le plateau de thé sur la table.

« Tu m'attends depuis longtemps ? »

« Assez longtemps pour faire le tour de la question. »

Il dut percevoir la note cassante, sans appel, dans sa voix. Son expression changea instantanément. Les muscles de ses épaules se tendirent.

« Qu'est-ce qui se passe, Selina ? »

Elle se détourna, incapable d'affronter la lumière de son regard plus longtemps.

Voilà. Ils y étaient.

Elle avait répété ce scénario des dizaines de fois dans sa tête. Seule dans son appartement du quartier d'East End, sous l'eau chaude de la douche, au milieu du bruit du métro, ou allongée sur le matelas trop grand du manoir en observant le plafond. Elle avait préparé des phrases parfaitement raisonnables. Des explications logiques. Des arguments imparables. Elle avait même répété quelques répliques cyniques pour garder la tête haute et masquer sa fragilité.

Mais face à cet homme, devant le poids monumental de son silence, tous ses beaux discours volaient en éclats.

Elle posa délicatement sa tasse refroidie.

« Il faut qu'on parle, Bruce. »

Il ne répondit pas immédiatement.

Une ombre figea ses traits, composant ce masque hermétique réservé aux affrontements. Il avait neutralisé des armées privées, traqué des fous furieux et terrassé des abominations. Pourtant, la gravité de cette seule phrase venait de le désarmer plus sûrement que n'importe quelle lame.

« D'accord », dit-il seulement.

Selina inspira profondément, remplissant ses poumons de l'air lourd du salon. Elle se tourna vers lui pour affronter son visage. Les traits tirés par l'épuisement, les ombres sous les yeux sombres, la blessure fraîche sur sa joue.

L'homme vulnérable derrière le symbole. Celui qu'elle avait passé tant d'années à tenter d'atteindre.

« Je m'en vais, Bruce. »

Le silence tomba entre eux.

Pas avec violence. Il s'infiltra lentement, envahissant chaque recoin du salon jusqu'à envelopper le martèlement de la pluie contre les vitres.

Bruce ne bougea pas d'un millimètre.

« Tu pars où ? »

Elle eut un pauvre sourire triste.

Bien sûr. C'était la réaction primaire. Une destination géographique. Une coordonnée GPS. Un objectif mesurable qu'il pourrait traquer sur un écran d'ordinateur.

« Je quitte Gotham. »

Il l'observa avec une intensité presque douloureuse.

« Pour combien de temps ? Un mois ? Deux ? »

Selina sentit une brûlure cuisante lui monter aux yeux.

« Je ne reviendrai pas. »

Cette fois, le coup porta. Il comprit.

Elle le vit clairement dans ses yeux : quelque chose s'éteignit brusquement, remplacé par cette froideur clinique, cette immobilité qu'elle connaissait trop bien. Le masque du Batman qui se refermait pour paralyser la douleur.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-il, un pli barrant son le front.« Une menace ? Quelqu'un t'a approchée ? »

Elle secoua doucement la tête.

« Personne. Rien. »

« Selina... »

« C'est précisément le problème, Bruce. Il ne s'est rien passé. Et il ne se passera jamais rien. »

Il détourna brièvement les yeux, balayant du regard le salon luxueux comme s'il cherchait un indice traînant sur un meuble, une preuve matérielle susceptible de lui fournir une explication rationnelle.

« Je ne comprends pas. »

Elle sentit une pointe de douleur sourde lui perforer la poitrine.

Parce qu'il ne mentait pas. Il ne comprenait réellement pas.

Ils s'étaient rencontrés sur un toit brûlé par les vents. Cela aurait dû constituer un avertissement suffisant pour l'un comme pour l'autre. Les histoires d'amour ordinaires trouvaient leur origine dans la tiédeur d'un café, dans les rayons d'une bibliothèque ou au détour d'un dîner arrangé.

La leur avait germé au-dessus du vide, au-dessus du volet roulant forcé d'une bijouterie de luxe.

Selina portait sa combinaison de cuir moulante et un collier de diamants volé autour du cou. Bruce portait l'armure sombre du Chevalier Noir et cette expression d'une sévérité absolue qui lui donnait l'air de considérer chaque écart de conduite comme un affront personnel.

Elle l'avait trouvé effroyablement séduisant. Et insupportablement agaçant.

Ces deux sentiments ne s'étaient jamais tout à fait dissous.

Pendant des années, ils s'étaient livrés à un jeu dangereux sur les corniches de la ville, échangeant des répliques ciselées entre deux affrontements contre le crime. Elle dérobait. Il traquait. Elle filait dans la nuit. Il la rattrapait toujours. Leur relation s'était bâtie sur cette chorégraphie nocturne où aucun des deux ne souhaitait véritablement mettre l'autre à terre.

Puis la réalité s'était immiscée dans le jeu.

Un soir de tempête, Bruce l'avait embrassée après avoir retiré son masque. Un autre, Selina avait accepté de ne pas repartir avant l'aube. Et sans qu'aucun d'eux ne puisse marquer d'une croix le jour exact du basculement, leurs rendez-vous clandestins s'étaient mués en habitude.

Et les habitudes avaient fini par prendre la forme exigeante de l'amour.

Selina se souvenait avec une clarté poignante de leur toute première véritable nuit passée ensemble dans la partie habitable du manoir.

Bruce avait fait dresser par Alfred un dîner absurdement sophistiqué dans la grande salle à manger, avec des chandeliers en argent et une bouteille d'un grand cru dont le prix aurait aisément couvert six mois de loyer pour son appartement.

Elle s'était moquée de lui sans ménagement pendant vingt bonnes minutes, pointant du doigt le ridicule de ce décor de roman gothique.

Et Bruce avait ri. Un rire vrai, franc, surpris, presque enfantin. Pas ce grognement amusé qu'il utilisait pour faire illusion en société, mais un rire qui venait du fond du cœur.

Selina était tombée éperdument amoureuse de ce rire. Pas du milliardaire. Pas du justicier en cape noir. De cet homme blessé capable, un court instant, de déposer ses armes pour rire avec elle.

Et elle avait passé les années suivantes à épuiser ses forces pour tenter d'entendre ce rire à nouveau.

« Tu aurais pu m'en parler », reprit Bruce, sa voix fendant le souvenir.

Sa tonitruante présence la ramena brutalement au présent.

Elle s'était maintenant assise au bord du canapé en cuir, les mains jointes. Bruce, lui, était resté debout à quelques mètres, les bras croisés.

Elle aurait presque pu en sourire si la situation n'était pas si désespérée.

« Je l'ai fait, Bruce. À ma façon. »

« Pas de ton départ. »

« De tout le reste. Du vide. »

Il fronça à nouveau les sourcils.

« Quel reste ? De quoi tu parles ? »

Selina baissa les yeux vers le tapis persan. Il existait des questions dont les réponses ne servaient qu'à rouvrir les plaies.

« Tu te souviens de mon anniversaire, l'année dernière ? »

Bruce parut désarçonné par ce détour.

« Evidemment. »

« Tu avais juré de m'emmener dîner. En dehors de la ville. »

« Il y a eu une prise d'otages orchestrée sur les docks », répliqua-t-il immédiatement, son ton devenant machinal. « Trois civils auraient été exécutés si je n'étais pas intervenu. »

« Je sais, Bruce. Je sais tout ça. »

Elle releva des yeux chargés d'une peine infinie vers lui.

« Je n'ai jamais été en colère parce que tu étais parti sauver ces gens. Jamais. Je sais qui tu es. »

Il se tut.

« Je suis restée plantée là toute la soirée, seule à cette table, à fixer ton assiette vide. Le serveur me regardait avec davantage de compassion que j'osais m'en accorder. Il a emporté ton couvert, m'a offert une douceur pour faire passer la pilule, puis est venu me demander poliment s'il fallait me raccompagner. »

Bruce tenta une objection, mais elle leva la main pour le faire taire.

« Quand tu es rentré à cinq heures passées, couvert de boue et de sang, je n'ai pas posé de questions. Je me suis contentée de recoudre tes plaies. Je m'inquiétais pour toi, pour ton corps abîmé, terrifiée à l'idée d'un appel m'annonçant le pire. »

Elle lâcha un rire sec, d'une ironie désarmante.

« Et toi, Bruce... tu ne m'as même pas demandé comment s'était passée ma soirée. Pas un mot. »

Il baissa lentement le regard vers le sol, frappé par le souvenir.

Selina contempla ses propres mains tremblantes.

« Ce n'était qu'un anniversaire. Je sais à quel point ça peut sembler dérisoire au vu de ce que tu accomplis chaque nuit. »

« Ce n'est pas dérisoire », murmura-t-il.

« Non. Mais ce n'est pas la cause de mon départ. C'est juste un symbole parmi d'autres. »

Elle prit une grande inspiration pour stabiliser sa voix.

« Il y a eu Noël où je suis restée seule dans le lit. Le voyage annulé à Florence. Ce dimanche d'été où tu m'avais juré qu'on couperait les radios, et où j'ai fini par m'endormir seule en t'attendant. Toutes ces fois où tu m'as dit *accorde-moi dix minutes* et où j'ai vu le soleil se lever sans toi. »

Elle marqua une pause douloureuse.

« Mais le plus destructeur, ce sont les choses que tu n'as pas oubliées par manque de temps mais parce qu'elles ne t'ont tout simplement jamais traversé l'esprit. »

Bruce releva la tête.

« Comme quoi ? »

« Comme me demander, une seule fois en quatre ans, si j'étais heureuse. »

La question claqua dans le grand salon vide.

Selina sentit sa gorge se nouer violemment.

« Tu sais ce qui est le plus cruel ? C'est que tu as toujours tenu pour acquis que je l'étais. Parce que j'étais là. Parce que je revenais toujours dans ton lit. Parce que je t'aimais suffisamment pour fermer les yeux et accepter de ramasser les miettes de ton temps. »

Bruce passa lentement une main lourde sur son visage fatigué.

« Je sais que je n'ai pas toujours été le compagnon le plus présent... »

« Tu vois ? » le coupa-t-elle doucement. « Même maintenant, face à mon sac de voyage, tu minimises. Tu réorganises les faits. »

« Ce n'est pas ce que je fais ! » se défendit-il avec une pointe d'irritation.

« Tu as été biologiquement absent pendant des années, Bruce. Même lorsque nous étions dans le même lit, ton esprit était sur un toit, dans une ruelle ou connecté aux caméras de la ville. »

Cette fois, la frappe atteignit son but. Il ne répondit rien.

Et Selina aurait presque préféré qu'il entre dans une de ses rares colères. Qu'il crie. Qu'il énumère ses propres fautes à elle, ses cambriolages compulsifs, ses disparitions, les

mensonges qu'elle lui avait servis au début de leur histoire. Elle aurait su gérer la confrontation. Ils se seraient disputés avec passion. Ils se seraient blessés. Puis ils se seraient embrassés follement pour colmater la brèche, et le pourrissement aurait continué sous le tapis jusqu'à la prochaine explosion.

Mais Bruce Wayne restait désespérément muet et immobile. Et elle n'avait plus la force de jouer ce rôle.

Il y avait eu cette soirée, trois mois plus tôt. Un souvenir hantait Selina depuis.

Elle était revenue au manoir complètement vidée, le cœur en miettes après une journée à patauger dans la crasse de l'East End. Une gamine qu'elle avait croisée autrefois, à l'époque où elle-même traînait ses guêtres dans les mêmes ruelles poisseuses, venait de claquer d'une overdose au fond d'un cul-de-sac. Selina avait passé des heures à parlementer avec des fonctionnaires froids à la morgue et à aligner les billets pour lui offrir des obsèques dignes, parce que personne d'autre ne s'était déplacé pour réclamer sa dépouille.

Elle avait eu un besoin vital de se blottir contre Bruce. Juste d'entendre sa voix.

Elle l'avait trouvé au fond de la Batcave, éclairé par la lumière bleue des moniteurs, absorbé par les clichés d'un tueur en série. Il lui avait demandé poliment si tout allait bien. Elle avait répondu non, la voix brisée. Bruce avait murmure un *je suis désolé* sans détacher ses yeux des écrans, avant de lui demander de lui laisser cinq minutes pour finir une analyse chimique.

Elle s'était assise sur les marches en métal froid. Une heure avait passé. Puis deux.

Lorsqu'il s'était enfin arraché aux moniteurs, Selina avait déjà rejoint l'étage et déserté le manoir. Il ne se douterait jamais qu'elle avait passé une heure prostrée, le front écrasé contre le volant de sa voiture, à pleurer.

Ce soir-là, une amère certitude s'était imposée : Bruce l'aimait tout autant qu'elle l'aimait. De toutes ses forces, avec ce qu'il lui restait d'âme, d'une loyauté absolue et d'une confiance qu'il n'accorderait plus jamais à un autre être humain. Il l'aimait au point de lui révéler ses fêlures, son identité secrète et les ombres de son enfance.

Mais il ne savait pas comment lui faire une place au milieu d'une existence dévorée par sa croisade. Et elle s'était abîmée à vouloir compter pour un homme qui avait appris à ne compter sur personne.

« Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre ? »

La question, tombée d'un coup, la prit totalement de court.

Selina releva brusquement la tête, les yeux écarquillés.

« Pardon ? »

Bruce avait les mâchoires si contractées qu'un muscle tressautait sous sa cicatrice.

« Est-ce que tu as rencontré quelqu'un d'autre ? »

Pendant une fraction de seconde, la tentation fut immense de lui répondre oui.

Ce serait tellement plus simple. Il pourrait classer ce dossier. La haïr. Se convaincre qu'elle n'était qu'une voleuse de plus, sans foi ni loi. Il transformerait sa souffrance en une colère froide et familière, un moteur qu'il maîtrisait parfaitement.

Mais elle l'aimait trop pour lui offrir cette porte de sortie facile.

« Non, Bruce. Il n'y a personne. »

Il sembla vouloir se raccrocher à cette réponse, sans parvenir à relâcher la tension de sa posture.

« Alors pourquoi ? Pourquoi maintenant ? »

Elle se leva d'un bond du canapé.

« Parce que je suis épuisée ! »

Sa voix se brisa net sur le dernier mot, résonnant sous les hauts plafonds du salon. Elle détesta cette faiblesse.

« Je suis épuisée de sursauter dès que mon téléphone vibre ! Épuisée de voir le visage d'Alfred se décomposer quand tu as dix minutes de retard ! Épuisée de passer mes nuits à faire les cent pas en me demandant si tu vas revenir avec une balle dans le buffet ou dans un sac mortuaire ! Je suis fatiguée d'aimer un homme qui appartient à huit millions d'habitants, mais jamais à moi ! »

Bruce fit un pas instinctif vers elle.

« Selina... »

« Et le plus effrayant », continua-t-elle, les larmes coulant désormais librement sur ses joues, « c'est que je me déteste de ressentir ça. Je me sens monstrueusement égoïste de vouloir te garder pour moi alors que des gens meurent dehors. »

Il s'arrêta à un mètre d'elle.

« Tu sais ce qui me rend folle ? » murmura-t-elle, sa respiration devenant chaotique. « Je comprends parfaitement pourquoi tu fais ça. Je sais ce que la mort de tes parents a brisé en toi. Je sais quelle promesse tu as faite sur leur tombe. Et je t'aime aussi pour cette force absurde. »

Bruce ferma brièvement les yeux, comme terrassé par l'aveu.

« Alors reste », murmura-t-il.

Deux mots. Prononcés dans un souffle si désespéré qu'ils lui déchirèrent le cœur.

Il aurait été si simple de s'abandonner. De faire ce dernier pas. De se blottir contre son torse large, de respirer son odeur et de se raconter le mensonge rassurant qu'ils allaient trouver une solution. Qu'ils feraient des concessions. Que cette fois serait différente.

Mais elle avait déjà cru à ce mensonge. Trop de fois.

« Je ne peux plus, Bruce. Je me détruis. »

Il secoua la tête, un refus pétrifié dans le regard.

« On va arranger ça. Je te le promets. »

« Comment ? »

Bruce se mura dans le silence.

Elle attendit. Pour la toute dernière fois, elle lui laissa l'opportunité de trouver une réponse, une seule perspective d'avenir.

Il balaya du regard la pièce somptueuse, le feu éteint dans la grande cheminée, puis fixa à nouveau ses yeux sombres.

« Je peux faire des efforts. Des vrais. »

Selina eut un sourire brisé.

« Tu en as déjà fait. Tu as donné tout ce que tu pouvais donner sans te détruire. »

« Ce n'était pas assez. »

« Non. Ce ne sera jamais assez pour deux personnes. »

Il encaissa.

Elle aurait voulu reprendre ses paroles. Lui crier qu'il était un homme extraordinaire, qu'il avait sauvé d'innombrables innocents, qu'il avait sacrifié sa jeunesse et sa fortune pour une ville ingrate qui ne le méritait pas. Tout cela était vrai. Mais aucune de ces vérités ne pouvait sauver leur couple.

« Je pourrais réduire la fréquence des patrouilles », tenta-t-il, la voix enrouée.

Selina secoua doucement la tête.

« Tu sais parfaitement que c'est faux. »

« Je peux essayer ! »

« Et la première fois qu'un gamin sera enlevé, la première fois que le Joker ou un autre fou menacera un quartier, tu mettras ton armure et tu partiras. Et tu auras raison de le faire, Bruce ! C'est ce qui fait de toi Batman. »

Une nouvelle larme glissa le long de son nez.

« Et moi, je serai là. Dans cette grande maison vide. À t'attendre en regardant l'horloge. À faire semblant que la peur ne me tord pas les entrailles. À me mentir en me répétant que demain sera plus doux. »

Elle inspira péniblement.

« Je refuse de devenir cette femme aigrie et brisée. »

Bruce se rappela soudainement une douce soirée d'été.

Ils s'étaient réfugiés sur la grande terrasse du manoir au sortir d'un gala de bienfaisance mortellement ennuyeux, donné en l'honneur des actionnaires de Wayne Enterprise. Selina y avait fait sensation : d'abord en choquant la haute société de Gotham par ses paroles mordantes, puis en détroussant d'un coup de main magistral les boutons de manchette en platine d'un sénateur véreux qui s'était permis de la prendre de haut.

Bruce avait dû déployer des trésors de diplomatie pour négocier discrètement leur restitution le lendemain. Elle avait trouvé cela tordant.

Plus tard, pieds nus sur les dalles encore fraîches, Selina avait attrapé sa main et l'avait entraîné dans une valse improvisée sans musique, sous la lune. Il n'y avait que le chant monotone des grillons dans le parc. Elle avait posé sa tête contre son épaule.

Et ce soir-là, pour la toute première fois de sa vie d'adulte, Bruce s'était surpris à imaginer un avenir normal. Pas une stratégie de patrouille. Pas une enquête. Un avenir. Une maison plus petite, baignée de soleil. Des matins paresseux. Des voyages sans masque ni armure. Selina qui se moquerait de lui. Une vie où il n'aurait pas à scruter le ciel à la recherche d'un signal lumineux.

Il n'en avait jamais dit un mot. Rêver lui avait toujours semblé être un luxe mortel. Alors il l'avait simplement serrée un peu plus fort contre lui, et avait laissé cette vision s'évaporer dans la nuit.

Elle se tenait là, les yeux rougis par les larmes, son sac déjà prêt au pied de la porte. Et la vérité le frappait : on ne construit pas une vie sur des silences.

« Je t'aime », dit-il.

Selina releva les yeux, sous le choc.

Bruce n'avait pas bougé. Il la fixait avec une intensité presque insoutenable.

« Je t'aime, Selina. »

Il ne prononçait quasiment jamais ces mots. Pas par manque d'amour, mais parce qu'il estimait que les sentiments devaient se prouver par des actes plutôt que par des discours.

Selina aurait tellement voulu qu'il se trompe moins souvent.

Les larmes redoublèrent sur ses joues.

« Je le sais, Bruce. »

« Alors pourquoi ça ne suffit pas ? »

Les mots la frappèrent en plein cœur. Un sanglot convulsif échappa à Selina, malgré ses mains désespérément collées à sa bouche.

« Parce que l'amour que tu gardes pour toi ne me suffit pas ! » murmura-t-elle dans une inspiration douloureuse. « J'ai besoin de le vivre, cet amour, tous les jours. Mais tes mains sont vides, Bruce. Cette ville t'a déjà entièrement vidé. »

Il demeura pétrifié. Un seconde. Deux secondes. Puis sa tête bascula légèrement en avant.

Et pour la toute première fois depuis qu'elle partageait sa vie, Selina vit l’armure de stoïcisme de Bruce voler en éclats. Elle vit un homme terrassé, comprenant qu'il venait de perdre la seule chose que ni son immense fortune, ni son intelligence hors du commun, ni sa force physique ne pourraient jamais lui ramener.

Bruce s'approcha très lentement.

Il leva sa main et essuya délicatement une larme sur sa joue. Son pouce tremblait légèrement contre sa peau douce.

« J'aurais voulu être l'homme dont tu avais besoin », murmura-t-il, la voix brisée.

Elle ferma les yeux, savourant ce contact.

« Moi aussi, Bruce. Tellement. »

Il laissa son front reposer doucement contre le sien.

Ils demeurèrent là, pétrifiés dans la pénombre du salon, deux existences en ruine qui s'aimaient à en perdre la raison, face aux ruines de ce qu'elles avaient laissé s'effondrer au fil des nuits. Selina abandonna sa main au creux de sa nuque. Elle en traçait chaque cicatrice, chaque fêlure ancienne, chaque ombre. Elle le devinait plus intimement que quiconque. Mais la vie lui avait infligé sa plus cruelle leçon : déchiffrer un homme et l'aimer d'un amour absolu ne permettaient pas de l'arracher à ses démons.

Il l’embrassa.

Rien d'impétueux. Un baiser retenu, étiré, pétri d'une tendresse déchirante, celui qu'ils s'étaient refusé lors de tous ces levers de soleil où la ville les avait arrachés l'un à l'autre. Selina s'y abandonna. Les bras puissants de Bruce l’entourèrent, la retenant. Pendant un battement de cœur, l'envie folle de renoncer l'effleura. De capituler. De lui souffler qu'elle restait, qu'ils se battraient encore.

Mais la raison reprit le dessus. La tendresse de cette nuit s'effacerait dès le prochain appel du Commissaire Gordon. Et elle retrouverait sa place de spectatrice impuissante.

Elle rompit doucement le baiser.

Bruce ne força pas. Il recula d'un pas, s'effaçant avec un respect tragique qui lui fit plus de mal que s'il l'avait retenue par la force.

À quatre heures cinquante-six, la tempête commença à faiblir. La pluie se transforma en une brume fine. Au-dehors, le ciel noir virait lentement au gris, découpant la silhouette spectrale des arbres du parc.

Selina enfila son long manteau de cuir.

Bruce la regardait depuis le centre du salon, ombre gigantesque parmi les ombres. Ils n'avaient plus échangé un mot.

Il lui avait demandé poliment s'il pouvait lui transférer de l'argent. Elle avait levé les yeux au ciel avec un petit rire étouffé, un réflexe si familier qu'il leur avait arraché un sourire amer à tous les deux. Puis elle lui avait dit qu'elle avait vendu son appartement sous un faux nom, bouclé ses affaires et réservé un billet sur un vol international à l'aube.

Elle ne lui avait pas donné sa destination. Bruce n'avait pas posé la question. Il aurait pu retrouver sa trace en deux clics sur le Batcomputer. Ils le savaient tous les deux. Mais certaines histoires devaient s'arrêter sans laisser de traces.

Selina ramassa son sac de voyage. Son regard fit un dernier tour du propriétaire. Les bibliothèques montant jusqu'au plafond, les tableaux sombres, le canapé profond où elle avait si souvent attendu l'aube.

Elle se rappela un matin d'été où il l'avait surprise dans la cuisine, vêtue uniquement d'une de

ses chemises d'homme trop grande, tentant de faire brûler des pancakes. Alfred avait observé le désastre culinaire avec un flegme parfait avant de lancer que *certaines infractions méritaient une peine de prison ferme*. Et Bruce avait ri. Ce rire d'enfant.

Elle aurait donné sa vie pour l'entendre une dernière fois.

« Selina. »

Elle s'arrêta, la main sur son sac.

Bruce s'était approché de quelques pas.

« Est-ce que tu seras heureuse ? »

Cette fois encore, les larmes franchirent la barrière de ses cils. Il posait enfin la seule question qui importait.

Elle aurait tellement voulu lui offrir ce mensonge rassurant. Lui promettre qu'elle allait se reconstruire facilement sous d'autres cieux, rencontrer quelqu'un de normal et se réveiller un jour sans ce poids sur la poitrine.

L'avenir demeurait flou, sans la moindre garantie. Mais une urgence s'imposait à elle : sauver ce qu'il lui restait d'âme.

« Je l'espère, Bruce. De tout mon cœur. »

Il acquiesça lentement, les yeux brillants.

« Moi aussi. »

Selina ancra son regard dans le sien une toute dernière fois. La courbe de ses sourcils, la strie pâle qui lui barrait la tempe, et cette ombre d'épuisement ancrée au plus profond de ses iris bleus. Elle cherchait à imprégner chaque trait dans sa chair, tout en sachant pertinemment qu'aucun détail ne s'effacerait jamais. C'était là sa plus cruelle malédiction.

Elle se rapprocha, se dressa sur la pointe des pieds et posa doucement ses lèvres contre sa joue rèche.

« Prends soin de toi, Bruce. S'il te plaît. »

Un sourire triste étira ses lèvres.

« Tu sais bien que je suis déplorable dans ce domaine. »

« Je sais. Essaie quand même. Pour moi. »

Il hocha la tête.

Elle se détourna brusquement. Trois mètres la séparaient de la haute porte en chêne. Trois mètres qui lui semblèrent mesurer des kilomètres. Chaque pas demandait une volonté surhumaine.

Sa main se posa sur le cuivre froid de la poignée.

« Selina ? »

Elle ferma les yeux, le cœur bondissant dans sa gorge. Pendant une fraction de seconde, une folle étincelle d'espoir jaillit en elle. Pas qu'il lui supplie de rester, mais qu'il dise quelque chose qui rende cette déchirure moins définitive.

« Oui ? »

La voix de Bruce était déformée par une émotion qu'il ne cherchait même plus à masquer.

« Est-ce que tu vas regretter ? »

Selina fixa le bois sombre de la porte. Elle aurait pu mentir. Elle était une voleuse, une actrice née. Mais ce soir, les masques étaient à terre.

« Tous les jours, Bruce. Probablement à chaque minute. »

Elle tourna légèrement son profil vers lui.

« Mais je regretterais encore plus de rester et de te regarder m'éteindre. »

Elle abaissa la poignée. Et franchit le seuil sans se retourner.

Bruce resta pétrifié au milieu du salon longuement après son départ.

Il écouta le bruit assourdi de ses pas s'éloigner dans le grand couloir. Le claquement lourd de la porte d'entrée. Puis, au loin dans l'allée, le feutré d'un moteur qui démarrait et s'éloignait sur le gravier mouillé.

Il aurait pu rejoindre la baie vitrée et la regarder s'évanouir dans la brume. Il aurait pu retrouver sa plaque, suivre sa trajectoire, intercepter son vol. Il aurait pu se jeter sous la pluie, la rattraper, lui promettre l'impossible.

Il ne fit rien de tout cela.

Pour la première fois, Bruce admettait une vérité amère : certaines victoires lui échappaient, et certains départs devaient rester sans retour.

Il marcha lentement vers la table basse. La tasse de porcelaine de Selina était là. Le thé était complètement froid. Sur le bord blanc, une légère trace rose de rouge à lèvres marquait la porcelaine.

Bruce la fixa longuement. Il repensa à toutes ces fois où il avait considéré ce genre de détails comme de simples bruits de fond. Un vêtement laissé sur une chaise, des talons abandonnés au bas de l'escalier, une tasse oubliée... Des traces ordinaires de sa présence. Il avait toujours supposé qu'elles seraient là le lendemain. Et le jour d'après.

Puis son regard fut attiré par une lueur argentée sur le marbre de la cheminée.

Un petit objet.

La clé.

Il s'en approcha à pas lourds. Le souvenir de ce matin de printemps lui revint avec clarté : Selina avait éclaté d'un rire cristallin en prétendant qu'un tel geste ruinait à jamais sa réputation de cambrioleuse. Elle avait ensuite enfilé la clé sur une fine chaîne autour de son cou, avant de se suspendre à ses lèvres dans un baiser ardent.

Il ramassa le bout de métal. Il était encore tiède de sa peau. Pendant une seconde absurde, il serra la clé au creux de sa paume comme pour en extraire la chaleur restante.

C'est alors qu'il vit l'enveloppe blanche.

Elle était posée juste derrière le cadre en argent d'une photo. Bruce connaissait ce cliché : pris deux ans plus tôt lors d'un gala. Selina y portait une robe vert émeraude et riait face à l'objectif. Lui se tenait à ses côtés, en costume, la main sur sa taille. Il ne regardait pas le photographe. Il la regardait, elle, avec un regard d'une tendresse inouïe.

Il avait totalement enfoui ce souvenir. Selina ne l'avait pas oublié.

Il déchira l'enveloppe d'une main tremblante et déplia la feuille. Quelques lignes tracées de son écriture fine et élégante :

Bruce,

Je sais exactement ce que tu es en train de faire. Tu vas disséquer notre histoire comme une scène de crime. Tu vas chercher l'erreur logique, la faille, la dispute où tout a basculé.

Ne fais pas de nous une enquête de plus.

Nous avons été heureux. Pas tous les jours, pas assez souvent, mais nous l'avons été profondément. Je refuse que tu l'oublies.

Je ne regrette rien. Ni notre rencontre sur ce toit trempé, ni nos baisers volés, ni ces matins où je me réveillais contre toi. Je ne regrette même pas de t'avoir attendu pendant des heures, parce que pendant longtemps, revenir vers toi était la seule chose qui donnait du sens à ma vie.

Mais j'ai fini par m'oublier en chemin.

Je pars pour réapprendre à exister sans ton ombre. Et si un jour la nostalgie te frappe, ne te rappelle pas seulement de cette triste nuit d'adieu. Souviens-toi de toutes celles où je suis restée.

Je t'aime.

Selina.

Bruce relut ces mots. Une fois. Puis deux.

À la troisième lecture, les lettres d'encre noire se floutèrent. Il posa délicatement la feuille sur le rebord en marbre. Sa poitrine se souleva péniblement.

Il aurait tellement voulu ressentir de la colère. Une colère noire, purificatrice. Contre elle, contre la ville, contre le monde entier. Il aurait voulu un ennemi physique à traquer, un coupable à briser de ses poings. Mais il n'y avait personne à arrêter. Pas de super-vilain. Pas de complot.

Seulement une femme qui avait épuisé toute son attente. Et un homme qui comprenait trop tard qu'un amour sincère n'est pas un dû éternel, mais un privilège qu'il faut entretenir chaque jour.

Bruce se laissa tomber sur le canapé, là où Selina se tenait un instant plus tôt. Il se pencha en avant, cala ses coudes contre ses genoux et cacha son visage au creux de ses paumes râpeuses.

Ses épaules imposantes se mirent à trembler.

Au début, aucun son ne sortit de sa gorge. Puis, dans le silence de mort du manoir, des sanglots lourds, déchirants, convulsifs finirent par lui échapper.

Bruce avait appris à ne jamais pleurer dès l'âge de huit ans. Dans une ruelle sombre, à côté des corps de ses parents, il avait compris que les larmes étaient une faiblesse et que la douleur pouvait être forgée pour devenir une armure. Il avait bâti son existence entière sur cette certitude, canalisant sa souffrance dans une discipline martiale effroyable et une quête de justice sans fin. Il pensait sincèrement que rien ne pourrait plus jamais le briser de l'intérieur tant qu'il verrouillait son cœur.

Mais aucune armure de kevlar ne pouvait le protéger contre le vide laissé par celle qu'il aimait.

Et dans le salon désert, Bruce pleura. Loin du masque du héros sans faille ou du milliardaire intouchable, il pleura comme un homme brisé, réalisant trop tard que certaines personnes ne cherchent pas un sauveur, mais simplement un amour à la hauteur du leur.

Quand Alfred franchit le seuil, l'aube teintait déjà les baies vitrées d'une lumière bleutée. Le vieil homme s'immobilisa. Bruce ne s'était pas levé du canapé. Il fixait le vide, la lettre froissée dans sa main. Rien n'avait bougé dans la pièce, et pourtant, une fêlure invisible en habitait désormais chaque recoin. Alfred contempla son protégé avec une peine immense, le cœur lourd d'un chagrin muet.

« Monsieur Wayne ? »

Bruce releva lentement la tête. Ses yeux étaient injectés de sang, son visage marqué par les larmes. Il ne fit aucun geste pour s'en cacher.

Alfred jeta un coup d'œil à la tasse de thé abandonnée, à la photo en argent et à la petite clé brillante sur la cheminée. Il comprit tout.

« Mademoiselle Kyle a pris sa décision, je présume. »

Bruce acquiesça d'un léger mouvement de menton.

« Oui. »

Alfred garda le silence. Lui qui trouvait toujours le mot réconfortant comprit aussitôt que la peine était trop lourde pour des explications. Il franchit la distance qui les séparait et posa sa main, ferme et bienveillante, sur l'épaule affaissée du jeune homme. Sans un mot, comme un père.

Bruce fixa la lettre de Selina.

« Elle m'aimait vraiment, Alfred. »

La voix du vieil homme se fit d'une douceur infinie.

« Je le sais parfaitement, monsieur. »

« Je le savais aussi... »

Il laissa échapper un souffle saccadé.

« Je pensais naïvement que cela suffirait à nous préserver. »

Alfred serra doucement son épaule.

« Il arrive malheureusement, monsieur, que l'on confonde la patience de ceux qui nous aiment avec une promesse d'éternité. »

Bruce ferma les yeux, encaissant la vérité de ces mots. Une dernière larme glissa le long de sa cicatrice.

Au-dehors, Gotham City s'éveillait dans la grisaille. Le trafic reprenait sur les ponts suspendus. Les usines recachaient leur fumée. Les commerçants levaient leurs rideaux de fer. Le monde continuait de tourner avec une indifférence presque cruelle. Aucune catastrophe n'avait ravagé la ville. Le ciel ne s'était pas effondré. Et pourtant, pour Bruce, un monde entier venait de disparaître.

Trois semaines plus tard.

Batman se tenait immobile sur le toit du commissariat central, la cape battue par un vent glacial.

À ses côtés, le commissaire Gordon écrasait son mégot de cigarette sur le rebord en béton avant de lui tendre un dossier épais.

« Un nouveau réseau de trafic d'armes lourdes en provenance du Nord. Des suspects armés et nerveux. J'ai pensé que vous voudriez jeter un œil aux plans de leurs entrepôts. »

Batman prit le dossier. Il posa les bonnes questions, analysa les photos tactiques d'un coup d'œil et intégra chaque détail avec précision. Rien dans sa posture rigide ne laissait transparaître le moindre changement.

Gordon le fixa un moment du coin de l'œil.

« Vous avez une sale tête », lâcha le vieux policier. « Encore pire que d'habitude. »

Batman ne cilla pas.

« Je vais bien. »

Gordon grimaça en secouant la tête.

« Evidemment. Question bête... Essayez de dormir un peu, quand même. »

Gordon se dirigea vers la cage d'escalier. Batman garda le silence jusqu'à ce que ses pas s'éteignent complètement, puis il se tourna vers les lumières de Gotham.

La cité s'étendait à ses pieds, monstrueuse, sombre et insatiable. Il en connaissait chaque ruelle, chaque toit, chaque recoin d'ombre. Il savait exactement où traquer les criminels, où secourir les innocents et où disparaissaient ceux qui refusaient d'être retrouvés.

Pendant des années, il avait arpenté cette ligne de toit avec la certitude inconsciente qu'une silhouette élégante finirait par émerger de la nuit. Un reflet dans le cuir noir. Un rire moqueur.

Une présence.

Même maintenant, son regard s'attardait trop longtemps sur certaines corniches. Son cœur ratait un battement au moindre mouvement furtif aperçu du coin de l'œil, pour ne découvrir qu'un chat errant ou le reflet d'une enseigne. Les habitudes avaient la cruauté de survivre à ceux qui les avaient inspirées.

Cette nuit-là, Batman resta longuement immobile dans le vent glacé.

Il pensa à Selina. À son rire décalé. À la douceur de ses mains. À sa manière de prononcer son prénom lorsqu'ils étaient seuls. Il se demanda où elle se trouvait à cet instant précis. Si elle dormait enfin en paix. Si elle avait rencontré des gens simples capables de la faire rire. Si elle avait trouvé un endroit sous le soleil où personne ne lui demandait d'attendre.

Il aurait pu utiliser les ressources de la Batcave pour la situer en quelques minutes. Il ne le ferait jamais.

À la place, il porta une main gantée à sa poitrine. Là, sous les plaques de blindage en kevlar, reposait une petite clé argentée, suspendue à une chaîne.

Puis il bascula dans le vide et s'élança dans la nuit.

Il y aurait d'autres guerres de territoire. D'autres monstres à affronter. D'autres blessures. La ville continuerait de réclamer son monstre protecteur, et Batman répondrait toujours à l'appel.

Mais lorsqu'il rentrerait au manoir au petit matin, personne ne serait là pour se moquer de son retard. Personne pour soigner ses plaies avec tendresse. Pas de tasse oubliée sur une table. Pas de rire dans la cuisine. Et plus personne pour lui murmurer de faire attention à lui.

Cette nuit-là, comme toutes celles qui suivraient, Batman sauverait sans doute Gotham City.

Mais Bruce Wayne, lui, rentrerait désespérément seul.

Car pour la première fois de sa vie, aucun ennemi ne lui avait arraché ce qu'il avait de plus cher. Il l'avait simplement laissée filer dans la nuit, persuadé qu'elle attendrait toujours qu'il ait enfin le temps de l'aimer.

Cette nuit-là, Batman n’avait perdu aucun combat. Mais Bruce Wayne avait perdu la seule femme qui avait voulu le sauver de lui-même.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés